

Le « bookcrossing » comme nouvelle forme de rencontre urbaine ? Images, aliénations, réappropriations de l'espace urbain

Communication pour le 2ème congrès de l'Association Française de Sociologie
– Université Bordeaux 2, France, 58 septembre 2006

Résumé :

Qu'advient-il de nos rencontres et quelles formes prennent-elles dans le contexte d'une modernité radicalisée (Anthony Giddens) dont les traits significatifs sont un phénomène de délocalisation généralisé et une urbanisation des mœurs ? Il sera ici question du sens des pratiques dans un univers urbain touché par Internet. Au carrefour des NTIC et du corps métropolitain, du chez soi et de la vie extérieure, de l'anonyme et de l'intime, du lointain et du proche, le "bookcrossing", pratique culturelle récente, interroge l'esprit urbain contemporain, entre déterritorialisation et réappropriation de l'espace public, en mettant en jeu autrui, un livre et "moi" dans la ville.

Abstract :

What does it occur of our meetings and which forms they take in the context of a "radicalized modernity era" (Anthony Giddens) whose significant aspects are a generalized phenomenon of delocalization and an urbanization of the way of life? We will talk here about the significations of the practices in an urban world concerned with Internet. Between the NICT and metropolitan body, the home sphere and the outside life, the anonymity and the intimacy, the distance and the close relation, the "bookcrossing", a recent cultural activity, questions the contemporary urban mind, between deterritorialisation and reappropriation of the public sphere, by involving a book, others and "me" in the city.

Introduction

Ma présentation porte sur l'étude (en cours) d'une pratique culturelle assez récente : le *bookcrossing*, qui se trouve au croisement de trois dimensions majeures de notre modernité : les NTIC (*Internet*), la vie urbaine (villes, métropoles), l'individualisme (au sens large).

Dans un 1^{er} temps, je décrirai l'activité du *bookcrossing*. Dans un 2nd temps, je présenterai le contexte d'analyse (*l'hypermodernité* comme grille de lecture), enfin dans un 3^e temps, j'appliquerai cette grille de lecture au *bookcrossing*.

Le but étant de mettre en lumière l'intentionnalité sociale qui est à l'œuvre derrière cette pratique, c'est-à-dire montrer *ce qui est visé -- implicitement et dans l'idéal --* par les sujets sociaux ; l'hypothèse étant la suivante : derrière l'invention d'une nouvelle pratique de lecture, n'y aurait-il pas *un rêve de sociabilité* et quel est-il ?

I – Présentation du *bookcrossing*

Comme son nom l'indique, le *bookcrossing* met en jeu des livres. Cette activité plutôt « tendance »¹ se veut être une alternative aux canaux traditionnels de transmission de la culture livresque. Il s'agit d'un système *d'échange* de livres entre particuliers, fonctionnant à partir d'Internet.

Le principe consiste : 1) à *faire circuler* des livres de lecteur à lecteurs de la manière la plus ouverte possible (et non dans l'entre-soi). 2) à utiliser un lieu extérieur, le plus souvent *la ville* et l'environnement urbain, comme lieu de dépôt et de réception (anonymes).

Le *bookcrossing* a son site *Web* officiel², créé et géré par l'initiateur du mouvement, un informaticien américain, Ron Hornbaker. Le site représente une sorte de QG ou de siège d'une association virtuelle. C'est là que les lecteurs s'inscrivent. Ils s'enregistrent sous un *pseudo*, ce qui leur permet de gérer leur collection, chacun possédant une étagère « virtuelle » sur laquelle il « range » ses ouvrages. Ils peuvent aussi correspondre avec d'autres lecteurs, partager des fils de discussion (« *thread* »). C'est là aussi que les livres déposés et trouvés sont signalés. Chaque livre (un exemplaire) déposé pour la première fois doit être enregistré préalablement sur le site avec un numéro d'identification. Le passeur adjoint ensuite au livre un marque page, une sorte de tract qui expliquera au lecteur suivant la marche à suivre³.

Dans l'idéal, quand tout fonctionne bien, le livre est pisté à travers le monde. En réalité, la chaîne d'échange est plutôt fragile puisque, d'après ce qui est dit sur le site, seuls 20% des ouvrages sont retrouvés, le reste étant perdu. On compte environ 500 000 inscrits dans le monde entier. Le nombre va croissant, depuis la création du mouvement et du site en 2001 (entre 300 et 500 nouveaux membres par jour, toujours d'après le site officiel).

Donc, bien que la réalité ne soit pas toujours à la hauteur des espérances des adeptes (ouvrages perdus, communication sommaire et imprécise sur les lieux et dates de dépôt : trouver un livre dans une zone urbaine c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin), nous ferons « comme si » car il est intéressant d'étudier ici les intentionnalités, essentiellement désirantes et imaginaires.

II – Cadre de l'analyse : le phénomène de « délocalisation généralisé » comme mode d'organisation de la société moderne :

Je voudrais ici proposer quelques éléments d'interprétation de cette activité, à partir d'une articulation des thèses développées par Anthony Giddens, dans *les Conséquences de la modernité* et des idées avancées par Georg Simmel, dans « métropoles et mentalité », un article datant de 1903 mais qui conserve une pertinence pour la saisie des formes de l'esprit urbain.

¹ Voir les articles de presse régulièrement publiés à ce sujet et depuis peu. Par exemple : « Une chasse aux livres lancée ce samedi », *Le Figaro*, 19 mai 2005 ; « Passeurs d'histoires » et « Au rendez-vous des livres voyageurs », *Libération*, 6 novembre 2003 et 29 novembre 2005 ; « Le cercle des "passeurs de livres" », *Le Monde*, 26 septembre 2003 ; « Les semeurs de livres » et « Modiano dans un lavomatic » *Le Nouvel Observateur*, 3-9 mars et 21-27 juillet 2005.

² Le site *Web* officiel est <http://www.bookcrossing.com> (consulté le 02-01-2006). Le site miroir en français est : <http://bookcrossingfrance.apinc.org/> (consulté le 02-01-2006). Il existe un autre site mais avec un public plus réduit et un nombre moindre de villes concernées. Il s'agit du *Passe livre*, site inauguré par un libraire italien Gennano Capuano, installé à Paris (<http://www.passe-livre.com>, consulté le 02-01-2006).

³ Genre de messages qu'on peut trouver : « Emportez-moi ! » ; « je ne suis pas perdu » ; « ce livre a été laissé ici pour trouver un nouveau lecteur »,...

Le phénomène de délocalisation qui caractérise la modernité et va en augmentant, fait que ce qui était loin, voire absent, devient présent et ce qui était habituellement immédiat, à portée de main, s'éloigne, se distancie.

La délocalisation agit à deux niveaux :

1) Au niveau structurel, général du système social :

- Alors que dans les sociétés pré-modernes, le lieu de l'activité correspondait à l'espace occupé (vie essentiellement locale), aujourd'hui la plupart de nos actes quotidiens et notre vie courante sont gérés par des médiations techniques et des « systèmes experts » toujours centralisés ailleurs : l'électricité, le réseau routier, ...

- Ce mode d'organisation a été accentué par l'arrivée de l'image « virtuelle », d'*Internet* et de ses « autoroutes de l'information ». Ainsi la société de type occidental moderne, qui favorise l'activité à distance et développe l'« urbanisme du branchement »¹, transforme notre rapport au temps et à l'espace

2) La délocalisation agit aussi au niveau des individus sociaux : c'est-à-dire qu'elle devient un mode d'organisation *psychique*, « une mentalité » : et en effet le phénomène de délocalisation — d'abord matérielle, technique —, une fois incorporé, devient un mode de conscience sociale, typique de l'individu moderne urbain. C'est la figure du sujet cartésien, rationnel, autonome, « distant » de sa société, « distant » des autres et au final, « distant » de lui-même.

Et en effet, la délocalisation pénètre également la sphère privée et subjective jusqu'à transformer même *l'intimité*². Anthony Giddens parle des propriétés réflexives de la société urbaine moderne, qui sont une autre forme de délocalisation, cette fois-ci au niveau de la conscience sociale : la société — et en elle, l'homme et la femme ordinaires — s'analyse, s'observe et forme des images d'eux-mêmes.

La réflexivité et la délocalisation s'applique au sujet qui s'individualise (en se séparant de la société) et, au plus intime de lui-même, *qui se délocalise symboliquement de lui-même*. Avancé dans une modernité toujours plus affirmée, l'individu se dissocie, formant avec lui-même un face-à-face, au sein de la monade que constitue sa personne³. Ainsi, plus la modernité se modernise, plus elle se distancie d'elle-même. L'hypermodernité est donc cela : *le dédoublement de soi à soi d'une société et de l'individu à lui-même*.

III - Le *bookcrossing* dans le monde hypermoderne :

A partir de ces données sur les caractères de la société contemporaine, on serait tenté de conclure que le monde moderne n'est que déliaison, anonymat, aliénation, dépossession de

¹ Patrick Baudry et Thierry Paquot (textes réunis par), *L'urbain et ses imaginaires*, Pessac, MSH d'Aquitaine, 2003, p. 9.

² Voir Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, trad. de l'anglais par Olivier Meyer, Paris, l'Harmattan, 1994, p. 119 ; Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité : sexualité, amour, érotisme dans les sociétés modernes*, trad. de l'anglais par Jean Mouchard, Rodez, Le Rouergue / Chambon, « Essai », 2004.

³ L'injonction psychologisante et très actuelle au « retour » à soi, à la rencontre avec son « vrai » moi, à la « réconciliation » avec son corps pour éprouver « un mieux être », témoigne paradoxalement de cette séparation sociale (fictive) de l'individu d'avec sa société et d'avec lui-même.

l'espace public et privé au profit des systèmes experts et des médiations techniques. Mais une pensée de la modernité urbaine serait incomplète sans la prise en compte de sa complexité. Or, à côté de ses effets aliénants, elle donne aussi lieu à des « *pratiques singulières* »¹ (Alain Mons). Il s'agit, comme l'écrit encore Alain Mons, de « restituer la rationalité et l'insaisissable qui constituent les deux développements contradictoires des sociétés modernes »², ou encore de repérer « les objets de création » derrière « les objets de déterritorialisation »³. C'est ce que j'ai tenté de faire dans cette enquête.

Au carrefour du local et du mondial, du virtuel et du réel, peut-être pourrait-on voir dans le « *bookcrossing* » une pratique de la culture urbaine illustrant ce mouvement dialectique propre à la société contemporaine, *entre délocalisation objective, géographique, technique, et relocalisation, réappropriation subjective et symbolique de l'espace, du temps et du soi* ; un mouvement dialectique au sein duquel le distant peut se relocaliser dans la sphère de l'intime et du personnel et inversement le personnel, l'intime peut se distribuer, se téléporter dans la sphère publique.

A - Les signes d'un mouvement de délocalisation :

1) Premièrement, la conséquence la plus visible de la conjonction d'*Internet* à la pratique du *bookcrossing* est la *délocalisation de la bibliothèque traditionnelle et sa disparition physique*. Le site annonce ainsi : « Notre but, tout simplement, est de faire du monde une bibliothèque ! » ; « Le *bookcrossing* est « un grand club de lecture traversant temps et espace, ne connaissant aucune limite géographique ».

Au système bibliothéconomique et à la localisation physique et permanente du document, le *bookcrossing* oppose la singularité d'un livre sans lieu. Il s'agit de déplacer la centralité des lieux de consultation ou d'achat : la bibliothèque mais aussi la librairie, le supermarché.

2) Deuxièmement, *Internet* comme système *high-tech* est omniprésent pour gérer à distance le traçage des livres, mais aussi pour organiser les manifestations comme les « méga *bookcrossing* », les « bancs à livres » ou encore les « arbres à livres », enfin pour communiquer ses impressions, ses goûts littéraires.

3) Troisièmement, les relations humaines y sont donc d'abord distantes et anonymes, puisque relayées (à travers les pseudos, les *forums*). Si des rencontres ont lieu entre les *bookcrossers*, elles n'arrivent que dans un second temps et de manière organisée, toujours par l'intermédiaire de l'outil *Internet*.

Le résultat : En dédoublant les actions des *bookcrossers*, en les consignnant sur un site, *Internet* produit comme une seconde « vie » en décalé, discontinue, un peu fantomale, à la fois spectaculaire et masquée.

B - Les signes d'un mouvement de relocalisation (c'est-à-dire les signes d'un retour recherché à une forme de proximité) :

Cette « relocalisation » s'accomplit dans la personnalisation d'un rapport à un livre et à un espace urbain qui prennent de ce fait une forme singulière.

¹ Alain Mons, *La métaphore sociale : image, territoire, communication*, Paris, PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 1992, p. 11.

² *Ibid.*, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 11.

1) *Du côté de la ville :*

La réappropriation de l'espace urbain s'opère à travers une *relocalisation imaginaire* du livre et du lecteur dans une *cité patchwork* où les distances sont abolies : par l'intermédiaire du réseau *Internet*, des morceaux de ville sont comme cousus ensemble pour former une mosaïque urbaine mondiale (Jardin de la Fontaine   Nîmes-Gare de Lyon   Paris-Polygone   Montpellier-Kensington Park   Londres, etc.).

A travers le livre qui voyage, il y a une image reconstruite de la cité, une cité globale du livre multilingue offert, échangé, trouvé. Derrière cette *cité patchwork*, se dessine un idéal de société et de sociabilité : une société-ville *réticulaire*¹, des échanges libres, de l'entente parfaite et de l'amitié interplanétaire au cœur de laquelle la ville devient objet affectif et esthétique (le mobilier et le décor urbain — banc, arbres, cages d'escalier, ... — deviennent à ce propos des lieux d'exposition « sauvages » pour le livre). La ville apparaît comme creuset de la création, de l'imagination, comme lieu de culture et des possibles. C'est la ville des lieux publics, la ville hédoniste, la ville des flâneurs, la ville des rencontres fortuites, la ville surréaliste des trouvailles, la ville de l'imprévu et de la nouveauté. C'est aussi la ville produit de la civilisation naturalisée qui devient « nature urbaine », comme l'ont bien montré les travaux d'écologie urbaine². Et d'ailleurs ce n'est probablement pas un hasard si les *bookcrossers* parlent de livres « lâchés dans la nature » (ou en anglais « *released in the wild* »). Donc, la ville *milieu-naturel*, la ville *sauvage* — par opposition à une ville administrative, technique ; territoire fonctionnel et impersonnel.

Le *bookcrossing* représenterait ainsi une réappréciation d'un espace, je dirais même de deux formes d'espace entre lesquels il doit y avoir un lien : *l'espace public de la ville* qui est une expression de l'espace social en général, et *l'espace intime privé* du chez soi, socialement perçu comme un espace psychologique. Tout se passe comme si l'individu avait compris que la société que nous vivons a étendu son pouvoir jusque dans nos sphères intimes et qu'en réponse à cela, il avait fallu qu'à son tour il investisse l'espace social — dont l'expression la plus immédiate est le lieu public urbain — pour récupérer un peu de ce qui lui aurait été enlevé. Thierry Paquot parle encore « d'échapper au cauchemar de l'uniformité » par un « corps à corps du piéton dans la ville »³. La ville qui accueille le double corporel du passeur, c'est-à-dire le livre qui lui a appartenu, qu'il a manipulé, lu, apparaît ainsi comme le lieu de récupération d'une forme d'intimité et de propriété, non plus matérielle mais psychique, quelque chose de l'ordre de *l'ipsit *.

2) *Du côté du livre :*

La disparition physique de la bibliothèque et le fait que le livre devienne un objet mobile fait de ce dernier une sorte de territoire en lui-même, unique, singulier, qui ouvre à un rapport social idéalisé fondé sur des considérations affectives et idéalistes : l'amour de la lecture, l'excitation de la rencontre, le bonheur de la trouvaille (un peu comme les œufs surprise cachés dans le jardin à Pâques), la volonté du non choix et la recherche de l'aventure, du risque (certes faible), le plaisir de l'abandon au hasard, à l'irrationnel et à l'inconnu — tout cela plus que la possession d'un contenu précis (une référence précise qu'on irait chercher

¹ Voir André Akoun, « Nouvelles techniques de communication et nouveaux liens sociaux », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. CXII (« Communication et liens sociaux »), janv-juin 2002, p. 11.

² Voir Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, « Présentation : la ville-laboratoire et le milieu urbain », in *L' cole de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, « Champs », 2004, respectivement pp. 9-11. Voir aussi Thierry Paquot pour qui : « La nature de notre culture est dorénavant urbaine » (*Vive la ville*, Condé-sur-Noireau, Arléa-Corlet, « Panoramiques », 1994, p. 12.)

³ Thierry Paquot, *op. cit.*

dans une bibliothèque ou une librairie). C'est même l'expérience exaltante de la *dépossession* dans le don, l'offrande personnelle à un anonyme.

Ainsi la double singularité affirmée dans le caractère unique du livre reçu-donné et dans la subjectivité du lecteur, évoque une *re-localisation symbolique et affective* : quelque part dans un environnement urbain, il y a une œuvre qui *m'attend*. Et en même temps qu'*Internet* représente une mise à distance, il entre dans mon intimité, dans ma vie privée. C'est chez moi que j'éprouve l'excitation de la nouveauté, l'exaltation de la promesse contenue dans la rencontre avec un objet passé par d'autres mains, aimé par une autre personne, un passant sorti de la foule et venu déposer ce cadeau qui me désigne comme l'élu...

c) Du côté du soi

Dans cette recomposition territoriale rêvée, il y a comme la recherche d'une *contemporanéité* vécue entre le lecteur-passeur et le lecteur-receveur. Le livre voyageur devient alors une sorte de *territoire de la rencontre*. Idéalement, il s'agit de l'œuvre que j'ai aimée et dont je me déleste au profit d'un lecteur inconnu. Ce lecteur représente une chance de déplacement et d'aventure. Le ballet de l'échange implique ainsi *un livre, autrui et moi dans la ville*. On voit émerger là quelque chose de l'ordre de l'expression d'une *singularisation*¹, d'une originalité du soi (qui s'affirme dans une rencontre pourtant indirecte...) Il est d'ailleurs significatif que les *bookcrossers* assidus aient leurs propres « *blogs* », minis sites « perso » où chacun se met en scène, se raconte, se fabrique un égo-monde, une monade (« mes lectures du mois », « ce que j'ai aimé », « ce que je déteste », « mes photos », « mes liens », etc.) : le *blog* comme nouvelle présentation de soi.

En outre, l'internaute qui visite le site du *bookcrossing*, ainsi que les *blogs* des fervents adeptes, s'apercevra bien vite que l'excitation du jeu se situe autant dans le dépôt, la cession que dans la trouvaille. Tous ces éléments convergent vers l'idée d'une manifestation, voire une *revendication non dite du soi*, de sa corporéité et de sa singularité, dans l'espace impersonnel de la modernité urbaine et ce, à travers un acte signifiant : le don d'un ouvrage qu'on a aimé, autrement dit une *lecture qu'on a incorporée*, qui représente une part de soi et qu'on offre au « premier venu ».

Le vocabulaire chargé de sens affectif utilisé par les adeptes est assez révélateur : on parle d'« abandonner », de « libérer », de « lâcher » ou de « chasser » un livre dont on voudrait après suivre la « vie » ; comme s'il s'agissait de rendre la liberté à l'ouvrage prisonnier d'une étagère, d'une maison, d'une collection. L'anthropomorphisme qu'on accorde à l'objet-livre renvoie à son incorporation. Abandonner un livre « dans la nature », comme il est dit sur le site, n'est-ce pas un peu comme s'abandonner soi-même entre les mains du hasard, s'abandonner aussi au déplacement, au transport, vers un ailleurs encore inconnu ?

Ce rêve non dit d'abolir le sens de la propriété, à travers la circulation gratuite d'un livre, passant entre les mains d'un « cercle invisible de lecteurs »² évoque à la fois un *idéal du prochain* (le premier venu qui n'est pas mon intime) et une *érotique de l'abandon* : pas

¹ Sur « l'hypothèse de la singularité », voir Patrick Baudry, *Violences invisibles : corps, monde urbain, singularité*, op. cit., p. 165 et suiv.

² C'est le slogan du *Passe-livre*, l'autre site d'échanges dont j'ai parlé plus haut.

d'attaches, pas de frontières, pas de distances et le choix de laisser le choix à « la fée Occasion »¹.

Cette sociabilité rêvée pourrait représenter une forme de résistance contre un certain nombre de traits des sociétés modernes communément désignés comme négatifs : la planification à quoi répond l'imprévu, la rationalisation à quoi répond la subjectivité du goût personnel, la capitalisation à quoi répond le délestage, la massification à quoi répond la personnalisation, mais en même temps la clandestinité, l'anonymat en réponse au fichage, à l'identification administrative,... On pourrait en citer d'autres.

Conclusion

La modernité urbaine, qui ne désigne pas que des avancées technologiques mais aussi la formation d'un mode de conscience, s'est radicalisée dans l'apparition et l'usage d'*Internet*. Georg Simmel, il y a cent ans, avait déjà repéré les structures de la mentalité métropolitaine qui valent encore aujourd'hui : l'esprit rationnel propice aux abstractions (économique, intellectuelle,...) mais aussi sa contradiction dans l'affirmation de l'âme romantique. En ce sens, le *bookcrossing* représenterait une activité permettant d'approcher celui que Thierry Paquot appelle *l'homo urbanus* « né de cette éclosion de l'individu exprimant ou contestant en permanence son individualité »².

En réponse à l'abstraction de soi dans la vie active, attitude de l'homme blasé simmélien, naissent des formes de sociabilité à visée alternative comme le *bookcrossing*. Dans cette activité, la rencontre occupe une place de premier plan mais peut-être plus encore d'arrière-plan : elle n'est pas tant une action voulue entre les participants qu'une « ambiance » qui accompagne la pratique. Une *atmosphère de rencontre*, avec ses effets de hasard, d'aventure, de coïncidence entoure l'expérience du *bookcrossing*.

Curieusement, derrière ces tentatives de réappropriation subjective (singularisation de la ville, du livre et de soi), derrière le retour à une proximité rêvée et reconstruite (par le biais du *web*), apparaît une sorte de vide au niveau des relations interpersonnelles. Il reste en effet le principe de la téléprésence structurant les contacts, ce qui pose question. Pour Paul Virilio, ce principe constitue « une menace considérable de perte de l'autre »³. C'est pourquoi, derrière la séduction du passe-livre, on se demande dans quelle mesure le livre qui voyage, qui passe *indirectement* de mains en mains et ne se donne jamais de personne à personne, ne représenterait pas aussi une manière de reporter la rencontre effective d'autrui, toujours *plus loin*, toujours *plus tard*...

Cécile Duteille.

Docteur en Sociologie

cecdut@wanadoo.fr

¹ Vladimir Jankélévitch et Béatrice Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 41.

² Thierry Paquot, *op. cit.*

³ Paul Virilio, *Cybermonde : la politique du pire*, entretien avec Philippe Petit, Paris, Textuel, « Conversations pour demain », 2001, p. 45.